



Erasme, la folie d'un éloge

Tristan Vigliano

► To cite this version:

Tristan Vigliano. Erasme, la folie d'un éloge. *Lumière et Vie* (Lyon), 2013, 299, pp.84-87. halshs-01306431

HAL Id: halshs-01306431

<https://shs.hal.science/halshs-01306431>

Submitted on 25 Apr 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Tristan VIGLIANO

Tristan Vigliano est maître de conférences en littérature de la Renaissance à l'Université Lyon 2. Il a notamment publié *Humanisme et juste milieu au siècle de Rabelais. Essai de critique illusoire* (Paris, Les Belles Lettres, 2009).

Érasme, la folie d'un *Éloge*

La grande figure d'Érasme est associée, dans notre souvenir, à l'*Éloge de la folie*. Il suffit pourtant de penser aux dix tomes in-folio de ses œuvres complètes pour comprendre que ce petit texte occupe une place infime, par sa taille, dans les écrits de l'humaniste hollandais. Nul doute, en fait, que son succès ne tienne avant tout au titre de l'ouvrage. La folie est un trouble de l'esprit ou du comportement : « comment peut-on en faire l'éloge ? » se demande tout de suite le lecteur. Cette première surprise en annonce bien d'autres.

L'*Éloge de la folie* est dédié à Thomas More, l'ami anglais, compagnon d'humanisme, futur martyr et saint de l'Église catholique. Dans la préface qu'il lui adresse, Érasme s'efforce d'abord de déprécier son texte : une bagatelle, dit-il, qui tire son origine d'un simple jeu de mots entre le patronyme de More et *Moria*, nom grec de la folie ; association d'idées d'autant plus plaisante que Thomas More, aux yeux d'Érasme, paraît la sagesse même. L'idée de cet ouvrage aurait germé dans un voyage de l'Italie vers l'Angleterre : il fallait bien passer le temps. Sept jours environ suffirent à le composer, précisera-t-il plus tard, comme pour s'excuser. Ces marques de modestie sont de bonne rhétorique, mais elles illustrent aussi, par l'exemple, le propos de l'auteur dans son texte. La rédaction de ce livre est décrite par Érasme comme un acte d'amitié, et il importe que cet acte soit fondé sur une bouffonnerie : il n'est pas d'amitié sans folie, apprend-on justement dans l'*Éloge*, parce qu'on n'est pas ami avec les hommes quand on les perçoit à jour ; les sociétés seraient détruites par le triomphe d'une raison trop lucide. Et quant aux bagatelles littéraires, elles peuvent sembler vaines, mais disent pour cela l'humilité de notre humaine condition. Or tout savoir, comme toute sagesse, n'est dans l'*Éloge* qu'illusion. Érasme se réclame de manière explicite de ces jeux sérieux qu'aimèrent tant les Anciens : textes divertissants dont on retire plus de profit que d'argumentations trop graves pour être vraiment justes.

L'*Éloge de la folie* est une déclamation, c'est-à-dire un exercice d'origine oratoire, dans lequel le vrai, le faux et l'ambigu se trouvent confondus. C'est aussi un éloge paradoxal, genre littéraire consistant à célébrer un objet décrié ou insignifiant : le rhéteur grec Lucien, dont Érasme traduisit avec More certains des opuscules, avait ainsi écrit un éloge de la mouche. Mais le paradoxe est ici redoublé, car cet éloge est prononcé par le propre personnage de la Folie. Le coup de génie d'Érasme est d'avoir fait précéder son texte par cette simple indication, tout à fait décisive : « c'est la Folie qui parle ». Pour une comparaison, on peut se reporter à un autre texte humaniste, très influent et de peu antérieur : la *Nef des fous* du poète allemand Sebastian Brant. Il est frappant de constater que les différentes formes de la folie, dans ce poème, sont décrites de l'extérieur : c'est la raison qui parle, par contraste avec notre *Éloge*. Il est vrai que la Folie d'Érasme représente la sottise et le vice plutôt que l'aliénation mentale, et que les carnivals faisaient déjà entendre la voix des fous. Mais quelque chose d'important se produit ici, qui pourrait être ainsi résumé : Folie parle, et ce qu'elle dit veut dire quelque chose.

Pour Michel Foucault, qui rapproche Érasme et Brant au lieu de les distinguer, la folie est ainsi prise dans l'univers du discours ; son éloge ne relève que d'une conscience critique de la raison humaine. Une lecture différente mettrait plutôt en évidence la dynamique vertigineuse qui s'engage : si c'est Folie qui parle, alors peut-être son éloge n'est pas sérieux ; mais s'il n'est pire folie que de ne pas se savoir fou, comme elle l'affirme, pourquoi faut-il que son discours soit moins sérieux que ne peut l'être celui d'un sage ? Le lecteur est perdu dans un cercle : si c'est Folie qui parle, elle dit des sottises ; mais alors, elle est sotte de se déclarer folle ; c'est donc qu'elle est sage ; mais alors, elle est sage de se déclarer folle, et c'est donc qu'elle est sotte... Érasme renouvelle de la sorte le paradoxe du crétois Épiménide, qui plongeait des générations de philosophes dans des abîmes de perplexité, pour avoir dit « je mens » : disait-il vrai ? disait-il faux ? Et voilà comment s'engage dans l'*Éloge* un jeu sans fin, qui est aussi un jeu logique, où la même question revient à tout moment : qu'est-ce qui est sérieux, et qu'est-ce qui ne l'est pas ? Or, ce n'est pas le moindre paradoxe de cet éloge de la folie que de solliciter sans cesse l'exercice de la raison, en faisant miroiter à son lecteur le vain espoir d'une sagesse qu'il ne cesse cependant de démentir. Folie veut dire quelque chose : elle parle, et parle notre langage – et c'est pourquoi nous l'écoutons. C'est le discours qui se trouve ici pris dans l'univers labyrinthique de la folie, et non l'inverse.

L'*Éloge de la folie* se compose de trois parties. Le premier temps, carnavalesque et dionysiaque, célèbre tous les excès de l'illusion, de l'égarement et de l'erreur. La deuxième partie dresse le catalogue des états, ecclésiastiques notamment, et de leurs vices, qu'elle dénonce avec force : franchement satirique, elle marque le retour d'une certaine forme de sagesse, à la manière de Brant. Le dernier temps, d'inspiration évangélique et paulinienne, détruit au contraire la sagesse des sages en exaltant la folie de la Croix. Cette composition appelle apparemment une lecture dialectique : la folie du chrétien semble un dépassement des excès dionysiaques par ce travail du négatif que constitue la sagesse satirique. Du non-sens paraît ainsi se dégager un sens, qu'on n'ose pas appeler raisonnable. Folie distingue en outre la bonne démente, douce illusion qui libère l'âme, de la mauvaise, fureur qui mène au crime et au remords ; et elle récuse cette seconde déraison. Autant de balises rassurantes, pour orienter notre lecture. Mais ces hommes d'Église nuisibles et malveillants comme des frelons, que Folie avoue pour siens dans la deuxième partie de son discours, ne seraient-ils pas mus par une fureur maligne ? La distinction des deux démentes est peut-être elle-même illusoire : à peine formulée qu'elle est inopérante. Et faut-il vraiment suivre Folie dans sa méditation des Écritures, quand elle compare Dieu à un tyran qui se sent menacé par des hommes trop sages ? Le plan de cet *Éloge* n'est pas si clair qu'on ne puisse se perdre facilement dans ses anfractuosités.

Les théologiens ne lui réservèrent pas un bon accueil, et d'une certaine façon, on les comprend. Il s'agissait sans doute, pour eux, de défendre leur profession et son prestige contre les coups qui lui étaient portés. Mais ils sentirent bien que le texte d'Érasme allait beaucoup plus loin dans la critique religieuse que ces sermons parodiques, somme toute assez inoffensifs, dont il s'inspire d'abord : sa satire de l'Église et des abus qui la corrompent, mise en valeur au centre de l'ouvrage, contient en germe toute la Réforme. Ils virent surtout la force contagieuse de l'ironie, du doute. Martin Dorp, ami d'Érasme mais qui se fait le porte-parole du camp théologien, ne peut ainsi admettre que le bonheur céleste soit décrit comme un égarement. Érasme lui répond que l'immortelle félicité est une sortie hors de soi, dans laquelle l'esprit de l'homme s'aliène en Dieu. Mais le fait est que la notion de folie n'est jamais définie précisément, dans l'*Éloge*. Et pour cause : il faut être raisonnable pour définir ce dont on parle, et Folie ne l'est guère ! Dans ces conditions, la frontière est ténue, entre extase mystique et déraison bouffonne, et cela peut certainement faire le lit de la raillerie sceptique.

Les répliques d'Érasme à ses contradicteurs minimisent la portée corrosive de son ouvrage : elles sont comme en retrait, elles appauvrissent la lecture. À cet égard, le personnage de Folie est une invention bien commode. « Ce n'est pas moi, c'est elle, et elle est folle », répondra-t-il souvent, pour ne pas être tenu pour responsable de son propos. Voilà qui est sans doute fort bien pensé : et c'est une autre ruse de cet *Éloge de la folie*, à bien y réfléchir, que d'être si prudent. Mais cette prudence même, dont Érasme fait preuve, dit la folie de son *Éloge* : tout se passe comme si son propre texte avait fini par l'effrayer, parce qu'il est en effet inquiétant. Ici sont assénées sous forme de sophismes des vérités qui, reprises sur un mode assertif par Luther, bousculeront bientôt le fragile équilibre des sociétés européennes : ce qui confirme d'ailleurs l'idée de la Folie selon laquelle les hommes ne peuvent vivre ensemble s'ils ne se trompent sur eux-mêmes et sur les autres. Ici, le rire est toujours menacé par un rire de derrière, plus profond, au point que la Folie peut à bon droit se dire la vraie sagesse ou affirmer, par un pied de nez à l'animal trop raisonnable d'Aristote, qu'être *homme*, c'est être *fou* : et sous la plume du plus grand des *humanistes*, cela doit bien avoir un sens. Ici, enfin, nous sommes conviés à nous jeter dans l'illusion. Une illusion rompue aussitôt que célébrée, puisqu'il faut l'avoir vue pour être capable de la chercher.

Sur le théâtre du monde, tenter l'essai lucide de l'aveuglement. C'est peut-être le dernier paradoxe de ce texte ; c'est celui, en tout cas, qui enlève tout repos à son lecteur. Érasme sublime ainsi le jeu d'esprit dans l'exercice spirituel.

Il fonde en même temps la dignité de l'homme, sur la folle conscience de son néant.

Tristan Vigliano